
M A N U S C R I T

LA FAMELIQUE FAMILLE

de Lola Arias

Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Denise Laroutis

cote : ESP05D603

Date/année d'écriture de la pièce : 2001

Date/année de traduction de la pièce : 2005

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier.
Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas
habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Personnages

Père, roi de l'arnaque

Mère, reine malade

Les filles :

 Luba la déjantée

 Lisa l'amoureuse

Vagabond puis Muré, le petit orphelin

Préface

Luba : L'Histoire est toujours familiale,
 Un royaume, pays ou friche, dans la neige,
 Un trône de lièvres et d'os,
 L'Histoire, c'est le retour de l'orphelin,
 Le duel d'une fratrie sur la frontière,
 Un cadavre qui sépare le pays de l'étranger,
 L'Histoire, c'est le viol de la vierge,
 Une géographie dessinée avec des morceaux de corps.

1. Les obscènes

Dans un pays de neige, la famélique famille. Mère coupe de la viande sur la table, Père est affalé sur son trône miniature. Tous sont habillés de lamentables fourrures.

Mère (*le couteau à la main*) : Quand j'ai ouvert le ventre, j'ai trouvé une chose molle, rose, couverte d'une membrane. J'ai pensé que c'était un aliment ou un organe malade, mais non, c'était un fœtus. Il avait les yeux fermés, les oreilles collées, un petit corps flasque et poilu. Avec mon couteau, j'ai coupé l'enveloppe, j'ai eu l'impression qu'il bougeait. Je l'ai mis dans la marmite et il a s'est mis à cuire comme s'il allait naître. Quand je l'ai sorti, il était mort et dur. J'ai essayé d'y goûter, mais j'ai eu un haut-le-cœur. J'ai dû le jeter. J'étais très mal. Je ne pouvais pas me lever sans avoir envie de vomir.

Père : Tu as pris le médicament ?

Mère : J'ai un goût de fœtus dans la bouche.

Père : Les filles ?

Mère : Elles sont parties à la chasse.

Père : À la chasse ?

Mère : Il faut bien que quelqu'un aille à la chasse. Dans le clapier, il n'y a plus que deux hases qui ont la peau tout abîmée.

Père : Et le mâle ?

Mère : Il s'est échappé, il a fait un trou dans le grillage des cages... Tu as entendu ?

Père : Quoi ?

Mère : Les loups.

Père : Ils ont faim ou ils sont tristes...

Mère : Luba les fait venir en sifflant, les loups s'approchent et lui lèchent les mains, la figure, les genoux, surtout les genoux...

(Père siffle bizarrement.)

Lisa ne les aime pas, elle leur envoie toujours des coups de pied...

Père : Moi non plus, je n'aime pas les loups... Et nos provisions ?

Mère : Il n'y en a plus.

Père : Il va falloir que tu ailles en ville.

Mère : Ils ont fermé le dépôt, il ne reste presque plus personne. Sans hommes, je ne sais pas qui va chasser, s'occuper des peaux. Il faut les marier.

Père : Plus tard, cet été...

Mère : Les filles ne tiennent pas en place, c'est l'âge. Elles se poursuivent avec des bâtons, elles se jettent l'une contre l'autre dans la neige... Elles parlent de choses étranges, elles se donnent des noms d'homme et s'embrassent sur la bouche. Il y a quelques jours, j'ai eu une insomnie, je me suis réveillée, elles dormaient dans le même lit. Dans les bras l'une de l'autre, comme si elles ne formaient qu'un seul corps.

Père : Elles sont unies.

Mère : Trop. Elles ont besoin d'un prétendant.

Père : Elles ont un père.

Mère : Nous avons tous un père.

Père : Je suis le premier père.

Mère : Nous, nous allons mourir... Quelqu'un doit rester et procréer.

Père : Je ne vais pas les accoupler au premier vagabond qui passera cette porte.

Mère : Qui va venir demander des filles malades... Tu aurais mieux fait de dire oui à Fraus, il était d'accord pour prendre les deux.

Père : Prendre les deux et la maison. L'obèse voulait nous expédier près de la frontière. Là-bas, là-bas oui, le soleil n'existe plus.

Mère : Ici non plus, le soleil, nous ne le voyons pas. Il fait nuit depuis des mois, nous vivons dans la nuit.

Père : Oui, il fait nuit, toujours nuit. Quel besoin avons-nous du jour ? C'est vulgaire, le soleil.

Mère : Vulgaire, j'aime ce mot...

(Mère devient triste. Père s'approche de Mère. Mère tiraille bêtement sur le manteau de Père.)

Viens ici.

(Père résiste un peu. Mère l'assied sur son giron, le colle contre sa poitrine comme si elle allait lui donner le sein.)

Père : Non, pas comme ça...

(La porte s'ouvre à la volée. Les filles entrent, couvertes de neige, suivies d'un traîneau chargé d'un tas. Elles s'écroulent, à bout de forces, glacées. Père les soulève, les assied sur le lit pliant. Luba est plus jeune et plus rude. Lisa est plus grande et belle.)

Passe-moi l'alcool.

(Père frictionne les deux filles, les fait boire. Elles se raniment peu à peu.)

On ne va pas à la chasse par un hiver pareil.

(Les filles sourient, épuisées. Le père examine le tas sur le traîneau, s'approche, commence à ôter les fourrures qui le recouvrent.)

C'est un ours.

Lisa : Non.

Père : Un phoque.

Lisa : Non.

(Il ôte la dernière fourrure et le corps d'un homme endormi apparaît. Il est légèrement bleu et violet, porte des fourrures sales et est à demi nu.)

Père : Où l'avez-vous trouvé ?

Luba : Il était sous une montagne de feuilles, à côté de son corps il y avait un mot qui disait : « Occupez-vous de moi et vous serez récompensé. »

Père : Lisa ?

Lisa : Il était enfoui sous une montagne de feuilles et de neige. Nous deux, nous cherchions des animaux et nous avons vu un bras qui dépassait. Nous avons tiré, il est apparu et tout de suite il s'est agrippé à moi, comme s'il m'attendait.

Père (à la mère) : Couvre-le. Il est indécent.

(Mère fait semblant de le couvrir et le découvre.)

Mère : Je l'aime bien, on dirait un fœtus.

Père : Il est bizarre, on dirait un animal, pas un homme. Il est mort ?

Luba : Non, il respire, il a une haleine épouvantable.

Mère : Il est froid, gelé... il a une blessure.

Lisa : Quand nous l'avons vu, nous avons cru que c'était une bête et Luba a tiré.

Il s'est mis à courir et il s'est écorché aux branches.

Père : Il faut le sortir, nous ne pouvons pas garder ça.

Lisa et Luba : S'il te plaît, papa, nous allons nous occuper de lui, il ne fera pas d'histoires ni rien.

(Lisa s'approche de Père, lui touche l'épaule.)

Lisa : Papa, c'est un pauvre petit orphelin gelé, gardons-le ne serait-ce que jusqu'à demain.

Père : Jusqu'à demain.

(Père s'éloigne au fond de la maison.)

Mère : Mettez-le à côté du feu.

(Les deux sœurs traînent le corps.)

Lisa : Il a bougé !

Lisa : Il a tendu la main vers moi, à l'instant.

Mère : Alors mettez-le sur le lit.

(Les filles traînent le corps vers le lit pliant. Père revient du fond.)

Père : Non, pas sur notre lit. Laissez-le donc là, par terre.

(Les filles déplacent le corps et s'arrêtent. Le corps se retrouve au même endroit qu'avant.)

2. Les mamelles et la faim

Luba et Lisa installent en cachette le corps sur le lit pliant. Lisa lui fait un bandage avec un morceau de tissu.

Luba : Il a perdu beaucoup de sang ?

Lisa : Non, presque pas.

Luba : J'aurais pu le tuer.

Lisa : Oui... Regarde...

Luba : Il a plein de poils.

Lisa : Il a une tête d'homme, mais les pieds...

(Lisa tire sur la jambe du corps.)

Luba : Ils sont sales, la chair est à vif...

(Luba sort la main du corps d'entre les fourrures.)

Il a les mains abîmées, la pulpe des doigts lisse, il n'a plus d'empreintes digitales...

Lisa : il devait marcher à quatre pattes... comme un sauvage. Ça me rappelle l'enfant élevé par des loups.

(Luba la regarde sans comprendre.)

Bébé, ses parents l'avaient abandonné dans un panier ou dans un sac sur le fleuve, et il réussissait à vivre parce que les loups s'en occupaient.

Luba : Je t'ai dit que c'était un orphelin.

Lisa : La maman louve l'adoptait et le nourrissait.

Luba : Et il ne se rendait pas compte qu'il n'était pas un loup ?